



**V. Stevanovitch**

**LES ARTS MARTIAUX  
ET  
LE TAI CHI DE LA VOIE INTERIEURE**

Entretiens avec V. Stevanovitch

COLLECTION BOUTEILLE A LA MER

LES  
ARTS MARTIAUX  
  
ET LE  
TAI CHI  
DE LA VOIE INTERIEURE

(2<sup>ème</sup> édition)

Entretiens avec V. Stevanovitch

## PREMIER ENTRETIEN

Question :

Tu as appris le Tai ji quan avec un vieux Maître Chinois. Crois-tu qu'il soit possible de l'apprendre aussi bien avec un professeur de chez nous ?

Réponse:

Le Tai ji quan est un art. Comme tous les arts il comporte une technique. Il n'y a pas d'art sans technique. On ne peut pas devenir un artiste avant d'avoir maîtrisé la technique. Il y a un grand nombre de bons professeurs de la technique du Tai ji quan et vous ne devez pas nécessairement avoir le meilleur au monde. Croyez-vous qu'Einstein ait eu le meilleur professeur au monde pour lui apprendre la table de multiplication ? Et que c'est pour ça qu'il est devenu Einstein ? Tout dépend de votre engagement.

Q. – Pourtant, tu fais toi-même une différence entre un bon professeur et un grand maître.

R. – Bien sûr, et nous y viendrons. Nous parlons de la technique pour l'instant.

Q. – D'accord. Alors, à quoi peut-on s'attendre en apprenant la technique du Tai ji quan avec un bon professeur ?

R. – J’ai commencé à apprendre le Tai ji quan parce que j’ai eu la chance de rencontrer un Maître. S’il avait enseigné la calligraphie, j’aurais appris la calligraphie. A cette époque, le Tai ji quan était totalement inconnu et je ne pouvais évidemment pas savoir à quoi m’attendre en l’apprenant. Donc, en bon Occidental que je suis, j’ai posé cette même question à mon Maître. Il a dissimulé son étonnement derrière un petit rire très chinois. Sur mon insistance il a fini par me dire : «vous deviendrez un homme fort et invincible». J’avoue que ce n’était pas ma préoccupation majeure, mais devenir invincible, pourquoi pas ? Et le bon Occidental lui a posé la question la plus normale en Occident. «Combien de temps cela va-t-il me prendre?» La réponse a été tout ce qu’il y a de plus encourageant : «Pas plus de 30 ans». Et afin que je ne me méprenne pas, il a écrit un grand trois et un grand zéro sur une grande feuille de papier accrochée au mur. Par la suite sont venus s’y ajouter les noms des postures et beaucoup d’autres choses, avec toujours en tête : 30. Aujourd’hui, le Tai ji quan est connu et beaucoup d’Occidentaux le pratiquent depuis longtemps. Ils peuvent nous dire à quoi on peut s’attendre si on fait comme eux : un corps plus libre, souple et vigoureux, des articulations et des muscles déliés, une meilleure concentration, un meilleur équilibre physique et mental, la disparition de tous les maux dus au stress, une vitalité accrue, donc une plus grande résistance aux maladies. En un mot, la santé du corps et de l’esprit. Ce sont là les effets visibles et vérifiables du Tai ji quan. Je dirais aussi que ce sont les effets à court terme.

Q. – Veux-tu dire qu’il y en a d’autres, à long terme ?

R. – Oui. Très certainement. Mais ces effets ne sont pas aussi visibles et ils ne sont pas vérifiables.

Q. – De quoi s’agit-il exactement ?

R. – Ce sont des choses qui arrivent. On les appelle des heureux hasards. D’accord quand ça arrive à un individu. Mais quand ça arrive à un grand nombre d’individus appartenant tous à une certaine catégorie, on a le droit de se poser des questions. Eh bien ne nous les posons quand même pas; gardons les pieds sur terre.

Q. – Tu l’as dit souvent. Pourquoi crois-tu qu’il soit nécessaire de garder les pieds sur terre ? Et qu’est ce qui te fait croire que les gens ne le font pas ?

R. – Pourquoi garder les pieds sur terre ? Nous sommes des êtres vivants. Comme tous les êtres vivants nous sommes enracinés dans la terre parmi les autres vivants. Partir dans les brumes astrales, c’est quitter la vie. Et on confond trop souvent la recherche profonde dont le Tai ji quan peut aussi être l’instrument, avec des déconnades qui tournent le dos à la vie. Qui renient la vie, qui rejettent la vie pour aspirer vers je ne sais quelle fantaisie pour ne pas dire foutaise.

Q. – Oh-la-la ! Tu t’emballes; on voit que le sujet te tient à coeur. Pourquoi donc ? Y aurait-il une raison cachée ?

R. – La vie n’est-elle pas une raison suffisante à elle seule ? La vie, la vie mes enfants, la vie... Ça c’est le début d’une tirade dans mon livre «La voie du Tai ji quan». Mais je ne vais pas la citer. Je dirai en deux mots que la vie est la raison de tout. Elle explique tout, elle

donne un sens à tout. Ce qui veut ignorer la vie n'a pas de sens. Garder les pieds sur terre, c'est coller à la vie.

Q. – Il n'y aurait pas une contradiction là ? Les arts martiaux que tu pratiques depuis si longtemps, ils sont bien conçus pour détruire la vie ? Tout au moins à l'origine ils étaient destinés à tuer ?

R. – Bang !

Q. – Comment ça «bang» ?

R. – Tu as dépassé le mur du son, alors ça fait «bang». C'est le mur du son de l'incompréhension (\*). Le but des arts martiaux, aussi bien à l'origine que de nos jours, est de protéger la vie. De la défendre. Par tous les moyens et, s'il le faut en détruisant l'agresseur. C'est l'esprit même, c'est le principe premier de l'art martial. Je dis bien de l'Art. A ne pas confondre avec les techniques de cassement de gueules. Jamais aucune idéologie ni aucune cause aussi noble qu'on voudra la présenter ne transformera un pratiquant d'art martiaux véritables en agresseur.

Q. – Je suis bien content d'avoir dépassé le mur du son tout à l'heure. Ca t'a donné l'occasion de nous expliquer une chose essentielle. Je crois que je regarderai d'un autre œil maintenant ceux qui passent tout leur temps à s'entraîner.

---

(\*) *L'entretien se déroule dans un coin de campagne belge, fréquemment secoué par le bang super sonique des avions militaires.*

R. – La vie est le bien suprême. Rien n'est plus important que la vie. Donc, de consacrer beaucoup de temps pour apprendre à la défendre contre l'agresseur et à la protéger contre la maladie et la vieillesse est une occupation normale. La plus normale qui soit. Et tout s'enchaîne. Pour apprendre les arts de combat, il faut avoir un corps en excellent état. Pour ça il faut l'entretenir. Il faut s'en occuper. Si on s'en occupe on a la santé. Et quand on a la santé, le reste suit.

La voie du Tai ji quan n'est pas une voie express. Il n'y a pas de raccourci. C'est cependant une voie sûre, car elle passe par une recherche de la maîtrise corporelle. On peut difficilement s'égarer dans les labyrinthes d'une recherche occulte et nébuleuse quand l'objet en est son propre corps et son propre esprit.

Q. – A la fin de ton «si beau livre» (rires...) sur le Tai ji quan tu dis : «Je repars en croisade. Je vais faire le montreur de paix. Je vais faire le montreur de bonheur». Tes conférences-démonstrations en Europe et en Amérique, le projet d'école en République Dominicaine font partie de ta nouvelle croisade. Ce n'est donc pas la première. En quoi consistaient les croisades précédentes, et pourquoi avoir choisi le Tai ji quan pour faire le montreur de paix ?

R. – Et de bonheur. Surtout de bonheur. Mes croisades? J'ai commencé très jeune. C'était la guerre. J'y ai participé. Je voulais le bonheur de l'humanité. Il suffisait de vaincre Hitler. Plus tard, la guerre finie, j'ai compris que ça ne suffisait pas et que toute l'humanité était un trop gros morceau. Au fil de mes tentatives, j'ai réduit mes intentions de bonheur à un peuple, à une classe, à

un groupe, à quelques amis, à une femme. Aujourd'hui je sais que ça ne sert à rien d'essayer de faire le bonheur des autres. Ce qu'il faut, c'est montrer. Et je montre. Et j'invite les gens à faire l'effort nécessaire. Le Tai ji quan est un moyen parmi d'autres. A mon avis l'un des meilleurs.

- Q. – Nous sommes tous d'accord : le monde a besoin de paix. Crois-tu que la lenteur du Tai ji quan peut nous y mener... rapidement ?
- R. – Le bonheur est la clé. C'est la solution du problème de paix de l'humanité. Demandez aux amoureux ce qu'ils souhaitent le plus au monde. Ils vous diront inmanquablement : «Qu'on nous foute la paix !» Quand on est heureux on ne veut que le bien. On veut la paix. Et que ça dure. Trouver le bonheur en soi-même. Être heureux par soi-même. C'est à ça que mène la pratique du Tai ji quan. Et sa lenteur mène vraiment vers la paix. Et rapidement.
- Q. – Nous sommes deux Occidentaux en train de parler du Tai ji quan. Crois-tu qu'un expert chinois approuverait nos propos ? Son approche et son optique seraient-elles différentes de la tienne ? Si oui, est-ce que ce serait aussi discernable dans sa façon de faire du Tai ji quan, dans son style et dans ses mouvements ?
- R. – Quand on apprend une langue étrangère, on garde toujours un accent. On reconnaît toujours un étranger à son accent. Ma fille a fait un doctorat d'anglais en Tunisie. Elle connaît donc à coup sûr bien mieux l'anglais que la grande majorité des Britanniques. Il n'empêche que quand elle parle, un anglais ne s'y

trompe pas : elle est une étrangère. De la même façon nous pouvons, à force de travail et de pratique, dépasser de loin le pratiquant chinois moyen. En gardant quand même un petit accent étranger. Nous sommes des Occidentaux. Ce n'est pas en nous déguisant en Chinois ou en Japonais que nous changerons. Le Tai ji quan que nous pratiquons portera toujours les traces de nos origines. Ce n'est pas pour ça qu'il sera moins vrai. Que dirait un expert chinois au sujet de notre conversation ? Un vrai expert hausserait les épaules : «A quoi bon parler ? Il n'y a rien à dire et si on dit quelque chose c'est faux.» Et là, c'est lui qui aurait raison.

Q. – Pourtant, depuis un an, ça fait le quatrième livre que tu écris. Il faut croire que tu as beaucoup de choses à dire. Elles seraient donc toutes fausses ?

R. – Bien sûr qu'elles sont fausses.

Q. – Mais alors, pourquoi écris-tu ?

R. – Eh bien pour expliquer que tout ce qu'on peut dire et écrire est faux. Et c'est ce qui est le plus difficile à expliquer. Notre siècle est le siècle de la parlotte. J'invite les gens à cesser le bla-bla-bla et à passer à l'action. A s'occuper eux-mêmes de leur santé et de leur propre bonheur. Et j'essaie de leur faire entrevoir un autre chemin. On dit aujourd'hui la Voie. D'accord. C'est aussi la voie d'accès au bonheur, comme cela peut être la voie d'accès à une connaissance inaccessible par le bla-bla-bla.

Q. – Je crois que nous allons aborder un sujet passionnant. Mais je voudrais avant me faire un peu le défenseur

des connaissances scientifiques. En Occident on ne fait pas que bavarder. Il y a la mathématique, c'est quand même autre chose.

R. – La mathématique aussi est un bavardage. Il se fait en langage chiffré, ce n'en est pas moins du bla-bla-bla. Non, la recherche dont je parle passe par le silence de l'esprit. Et elle aboutit à une connaissance qu'il est impossible de formuler ou de traduire en mots.

Q. – Mais alors, comment sait-on qu'on a abouti à la connaissance, puisque personne ne peut le vérifier ?

R. – Cette fois-ci tu as touché dans le mille. Cette connaissance n'est pas vérifiable. On ne peut pas non plus la transmettre. Pourtant sans l'aide d' un Maître véritable on n'y parvient jamais tout seul. Ce que transmet le Maître n'est pas la connaissance mais les moyens pour y accéder.

Q. – Est-ce que le Tai ji quan en est un ?

R. – Oui. Le Tai ji quan peut être un moyen d'accès à la Connaissance. Il y a la Voie du Tai ji quan comme il y a la pratique du Tai ji quan pour la santé et la beauté, ou comme il y a depuis peu aussi la compétition de Tai ji quan. Le Tai ji quan sera pour toi ce que toi tu veux qu'il soit. Il sera ta voie si tu le veux.

Q. – Je crois que je comprends mieux maintenant ce que tu veux dire quand tu dis et répètes que le Tai ji quan est une forme et qu'il faut la remplir.

R. – Je ne l'ai peut-être pas répété assez souvent, car tu as mal retenu. Je n'ai pas employé le mot remplir. J'ai

parlé de contenu. Une forme qui n'est qu'une forme est vide. Elle peut être exécutée aussi brillamment qu'on voudra, sans contenu elle reste vide. Le contenu, c'est toi qui le lui donnes, tu y mets une intention, tu y loges une recherche. La recherche de l'équilibre, de la concentration, du souffle, de la perception et du travail sur le Chi, et encore beaucoup d'autres.

Q. – D'autres disciplines peuvent aussi être une voie. Les arts martiaux ou le yoga ou même la calligraphie. Quelles seraient les particularités de la voie du Tai ji quan ?

R. – Je n'ai pas besoin d'insister sur ce qui fait la différence entre le yoga, les arts martiaux violents et la calligraphie d'un côté et le Tai ji quan de l'autre. Chacune de ces disciplines a ce que tu appelles des particularités. En tant que Voie, elles n'ont plus aucune particularité. C'est toi qui en fait une voie par ton engagement. Mais ça ne suffit pas. Ton engagement ne devient une voie que sous la conduite d'un vrai Maître.

Q. – Pourquoi insistes-tu chaque fois que tu parles de Maître sur l'adjectif : vrai, véritable, etc...

R. – Parce qu'il y en a de faux. Et parce qu'il y a aussi des véritables... imposteurs.

Q. – Comment faire pour distinguer le vrai du faux ?

R. – Ce n'est pas facile à dire. Il n'y a pas vraiment de signes extérieurs qui caractérisent un Maître. Sauf peut-être un, auquel on peut se fier car il est rarement absent.

- Q. – Et tu nous confies le signe secret ?
- R. – Oui. Ce signe ce sont... les cheveux blancs. Il faut toute une vie pour devenir un Maître. Et une vie c'est long,
- Q. – Et l'imposteur ?
- R. – Ca c'est beaucoup plus facile. On le reconnaît aussi à la couleur blanche, mais c'est la couleur blanche de sa Rolls Royce (rires...).
- Q. – D'accord, passons. Selon toi, quelles sont les principales caractéristiques de ton enseignement du Tai ji quan ?
- R. – Tu as bien formulé ta question. Mon enseignement est en effet parfois différent de ce qui se fait habituellement dans les cours de Tai ji quan. Mais il ne s'agit que d'un enseignement, pas d'un style. Je n'ai pas mon style. Mon style c'est le style de tout le monde. C'est ce que je souligne qui est parfois différent. C'est ce que je considère comme essentiel.
- Q. – Et qu'est ce que tu considères comme essentiel ?
- R. – La santé et la bonne humeur.
- Q. – D'accord, d'accord. Nous connaissons déjà ton goût pour les réponses paradoxales. Mais je ne peux quand même pas conseiller à mes amis d'aller te rejoindre en République Dominicaine pour faire un stage de rigolade.
- R. – Bon, bon ! Je croyais que oui... Disons que la santé et la bonne humeur sont les conditions nécessaires pour

pouvoir sérieusement se consacrer à la recherche vers laquelle je guide mes élèves. Tout d'abord, nous n'abordons pas le Tai ji quan comme un art martial. Toute idée de combat est exclue. Toute idée de compétition, quelle qu'elle soit est incompatible avec notre approche du Tai ji quan. Nous ne faisons pas de pushing-hands. Lorsque nous travaillons avec un partenaire, nous essayons de percevoir son énergie et de pressentir ses mouvements. Mais ce n'est pas avec l'intention de lui faire perdre l'équilibre ou de le mettre hors de combat. Notre intention est de nous identifier en quelque sorte à lui, d'établir une communion et de faire ensemble le même Tai ji quan. Mais avant d'en arriver là, nous faisons un très long apprentissage de détection et de manipulation de l'énergie. La détection d'abord. Pendant toute la pratique nous sommes en permanence à l'écoute du moindre frémissement énergétique. Sans parler des grands courants d'énergie que nous suivons et des vagues par lesquelles nous nous faisons porter. Mais en même temps, nous faisons des manipulations de notre propre énergie, que nous guidons dans les circuits privilégiés. Ce travail demande une grande concentration et absorbe toute notre attention. Nous ignorons toute idée de combat dans notre pratique. C'est ainsi que nous faisons exécuter aux jambes des mouvements aussi lents et aussi aériens qu'aux bras. C'est aussi à ça qu'on reconnaît notre manière, pour ne pas dire notre style. Nous ne recherchons aucune efficacité. Nous essayons de nous centrer et de nous incorporer dans l'énergie de l'espace environnant. Notre intention profonde c'est la paix et l'harmonie intérieure. C'est le silence de l'esprit, Il y a un mot

bien démodé qui désigne exactement ce vers quoi nous mène notre pratique du Tai ji quan. Ce mot c'est le bonheur. On en parle aujourd'hui comme s'il s'agissait d'enfantillages. On n'a pas tout à fait tort. Pour être vraiment heureux il faut retrouver l'insouciance de l'enfance, et aussi la souplesse et l'aisance du corps. Mais oui, comment peut-on être heureux si on est coincé dans un corps raide et douloureux ?

Q. – Qu'est ce que ça veut dire : l'insouciance, dans ton idée ?

R. – Ce n'est pas s'en foutre. C'est consacrer toute son attention et toute sa joie à la chose qu'on est en train de faire au moment présent. Exactement comme un enfant qui est en train de jouer. Ne pas ruminer le passé et ne pas penser à l'avenir. Comme les enfants. La pratique du Tai ji quan peut nous apprendre à libérer l'esprit. Elle nous assouplit et nous fait retrouver l'aisance corporelle de l'enfance. Elle peut aussi nous faire réapprendre le bonheur.

Q. – Tout ça a l'air bien beau. Mais nous voilà aux antipodes des arts martiaux.

R. – Nous sommes en effet bien loin de l'image du justicier redresseur de torts à coups de pieds et de poings ou du samourai manieur de sabre capable de couper en deux un moustique en vol. Cette image a été créée par un mauvais cinéma. Je crois qu'on n'a jamais fait d'aussi mauvais films que ceux-là. Les arts martiaux c'est tout autre chose.

Q. – Ce que sont les arts martiaux du cinéma nous le savons bien. Parle-nous un peu de ce «tout autre chose».

R. – Je n'ai fait que ça, pendant tout notre entretien. J'ai parlé tout particulièrement de l'énergie, du Chi. C'est par le travail sur le Chi que notre style rejoint les arts martiaux violents. Dans les arts martiaux violents la maîtrise du Chi est la conséquence, je dirais l'aboutissement de la maîtrise de l'art du combat. Dans notre style c'est l'inverse qui se passe. Nous travaillons le Chi. Lorsqu'on arrive à la maîtrise du Chi, l'art de combat va de soi. Il est donné en prime. On n'a pas besoin de connaître des techniques extraordinaires pour être efficace au combat. Ou même invincible.

Q. – Toi-même où en es-tu ? Es-tu efficace ? Es-tu invincible ?

R. – Bang !

Q. – Encore ? Il me semble pourtant que ma question est tout ce qu'il y a de plus normal. Tu as fait une recherche pendant toute ta vie. Lorsque tu as découvert le Tai ji quan tu as abandonné les autres arts martiaux pour te consacrer entièrement à celui-là. Es-tu devenu plus efficace au combat qu'avec les autres arts martiaux que tu as pratiqués ? Où est mon incompréhension ?

R. – Tu confonds la compétition avec le combat. Dans une compétition on lutte pour gagner des points en respectant les règlements. Le réflexe est le résultat d'un entraînement. Il permet au concurrent, dans des situations bien codifiées, de trouver aussi vite que possible la réponse conforme aux règles, qui lui fait gagner des points. Dans un combat par contre, on

défend sa vie. On défend sa vie par tous les moyens. L'enjeu c'est la vie. C'est ça qu'il faut comprendre. Perdre le combat signifie être tué. C'est la mort.

Les Maîtres d'Extrême-Orient qui ont étudié et enseigné l'art du combat ont compris qu'aucune science ne peut remplacer l'instinct. C'est l'éveil du sixième sens du combattant qui lui donne la supériorité absolue, même s'il est physiquement plus faible. C'est le sixième sens qui lui permet, dans n'importe quelle situation où sa vie est menacée, de trouver instantanément la réponse qui fait échouer l'attaque. Avant que l'adversaire n'ait exécuté son mouvement, le sixième sens a déjà répondu de façon adéquate par une esquive, une parade ou une contre-attaque.

Un fait des années 50, dont toute la presse de l'époque a longuement parlé, illustre bien la différence entre le réflexe et le sixième sens. Un commissaire et un inspecteur de police, tous deux champions en judo et en karaté, vainqueurs à de nombreux concours internationaux et en plus instructeurs de la police, se sont fait mettre K.O. en moins de 30 secondes par un criminel qui ignorait tout des arts martiaux.

Ça s'est passé en gare de Nice où les policiers étaient venus cueillir leur client. Mais le sixième sens s'est réveillé, pour défendre la vie. La vie de criminel, oui, mais la nature ne fait pas de différence. Une fois de plus, le criminel n'a pas respecté les règles. Il s'est dégagé de la prise du judoka en le mordant au poignet. Il a mis hors de combat le karatéka en lui lacérant le visage avec les ongles. Il a fait tomber le judoka en le tirant par les cheveux. Et il s'est sauvé.

Si donc, après le combat, tu demandes à un combattant s'il a été efficace, ça n'a aucun sens. S'il est là pour pouvoir répondre, c'est qu'il n'a pas été tué. C'est donc qu'il a été efficace. Inutile de le lui demander. Sa présence même est la réponse à ta question. Nous vivons en temps de paix dans des pays civilisés. Pour le moment nous ne nous entretenons pas. Ça fait que je n'ai pas l'occasion de vérifier si je suis efficace au combat. Quand à la compétition, ce n'est pas mon truc. Je crois que si je devais me mesurer avec quelqu'un, je serais incapable de le priver du plaisir d'être le meilleur. Je le laisserais gagner. Et je serais heureux de voir sa joie.

Q. – C'est une bien belle attitude pleine de sagesse, mais crois-tu que tes jeunes élèves auraient la même ?

R. – J'aimerais bien que oui. Néanmoins, l'un ou l'autre de mes élèves ont déjà accepté de comparer certaines de leurs performances dans des tests avec des pratiquants appartenant à d'autres écoles. Je pense qu'ils ont eu tort. Dans notre recherche, nous ne visons aucune performance. Et évidemment pas celle de la résistance à une poussée. Une école de Tai ji quan connaît une certaine vogue en ce moment grâce à des performances à effets spectaculaires. Ce sont des effets à bon marché qui ne signifient strictement rien. S'immobiliser dans une posture et résister à une poussée sans perdre l'équilibre est dans leur esprit le seul critère de l'exécution correcte du Tai ji quan. Tout d'abord, le Tai ji quan est l'art du mouvement continu et fluide, de la non-résistance, de l'effort minimale, de la légèreté aérienne. Et ça, ce n'est pas mon opinion, mais ce que préconisent les textes classiques écrits par les derniers

grands Maîtres du passé ! J'applique fidèlement et rigoureusement ces principes dans mon enseignement. Il n'est pas étonnant que mes élèves ne soient pas prêts à subir cette épreuve de la résistance à une poussée. Par contre, ils ont parfois ce qui ne peut être vérifié par aucun test ni mesuré par aucun étalon. Je parle de la grâce du mouvement, de l'inspiration dans l'interprétation de la forme. De la beauté. De l'Art. De ces choses que l'on n'atteint jamais par une pratique orientée vers l'acquisition de la faculté de résister à une poussée.

Q. – Nous voici en plein dans une querelle d'écoles ! Où est donc cette belle sérénité que nous pensions être la qualité de tous les pratiquants du Tai ji quan ?

R. – Il y a en effet différentes écoles de Tai ji quan, mais pas nécessairement des querelles entr'elles. De toute façon chacun des grands leaders est persuadé d'être le seul et unique détenteur des «secrets du véritable Tai ji quan». Ils ne se querellent pas : ils traitent les autres par le mépris et les ignorent. S'il y a des querelles, elles se font entre élèves, pas entre écoles.

Q. – Et ta position dans tout ça ?

R. – Je ne suis pas un Maître, ni un grand expert. Je ne suis même pas un Chinois. Je suis donc en dehors de ce que tu appelles «tout ça». Je suis mon chemin avec quelques élèves. Ce sont mes amis. Je n'ai pas de secrets pour eux. Je leur donne le peu que j'ai acquis. Ce n'est pas grand'chose. Néanmoins ils pourront aller plus loin que moi, car ils n'auront pas à refaire le travail de défrichage que moi j'ai dû faire. Ils partent

donc d'un palier plus avancé que celui d'où je suis parti moi-même. Il serait normal qu'ils arrivent plus loin. Je ne sais pas si je serai encore là pour avoir le bonheur de me voir dépasser par mes élèves.

Q. – Tu insistes sur la beauté du geste et sur sa grâce. Tu parles de l'art et cela me rappelle avoir entendu dire que ton Tai ji quan, c'était du théâtre. On a dit de toi que tu étais un danseur, et que ce que tu faisais n'était pas martial.

R. – Et on a eu entièrement raison. Je préfère la beauté d'un danseur faisant des mouvements où on reconnaît à peine le geste de combat, à la grâce d'un rouleau compresseur écrasant tout sur son passage.

Q. – Y compris le danseur ?

R. – Ah ! C'est là la grande surprise ! Le «secret du véritable Tai ji quan» se trouve là : du bout des doigts, sans effort et avec le sourire, le danseur repousse gentiment le rouleau compresseur qui recule en se demandant ce qui lui arrive. C'est ça le Chi. Quand on sait utiliser le Chi, on n'a pas besoin de se donner je ne sais quel aspect martial. Cet air de combattant invincible ne trompe que celui qui ne sait pas ce qu'est le Chi. La posture la plus enracinée ne résiste pas à une pichenette donnée avec le Chi. La force musculaire, même décuplée, ne résiste pas non plus au Chi. Seul le Chi peut s'opposer au Chi.

Q. – Pourtant ce problème d'enracinement est l'objet de préoccupation de certaines écoles de Tai ji quan et non des moindres. On a dit que si on n'était pas enraciné dans sa posture, on ne l'était pas non plus dans la vie.

Qu'on n'était pas authentique, qu'on avait une sexualité à problèmes, etc... Que penser de tout ça ?

R. – La même chose que de tout bla-bla-bla. J'ai un élève qui, après trois ans d'Aïkido et quatre ans de Tai ji quan s'est aperçu lors d'un test que sa posture ne résistait pas une poussée, même légère. Déçu et étonné, il vient me demander des explications. Il m'a fallu exactement deux minutes pour lui montrer où était le problème et comment faire pour s'enraciner dans la posture, pour s'enraciner dans la vie, pour devenir authentique et pour résoudre les problèmes de sa sexualité. Juge du sérieux par toi-même !

Q. – Et les applications martiales du Tai ji quan ?  
L'utilisation pratique de différentes figures ?

R. – Dans un combat réel, elles sont nulles. Il n'en va pas de même dans un combat mimé. Et c'est ça leur raison d'être. Mimer un combat. Dans un combat, le corps libère une grande énergie qui est en bonne partie perdue par la colère, la peur, l'émotion et bien entendu par l'effort. Lors de la pratique correcte du Tai ji quan, le corps reconnaît le geste de combat et libère l'énergie qui n'est plus perdue ni par la peur et la colère, ni par l'effort. Elle reste disponible et représente un véritable enrichissement.

Q. – A t'entendre, on se demande si de nombreux pratiquants du Tai ji quan ne sont pas en train de perdre leur temps en se faisant de douces illusions ?

R. – Oh non, certainement pas. La recherche posturale est aussi essentielle que toutes les autres. Et chacune, si

elle est faite avec sérieux et persévérance, peut mener au sommet.

Q. – Y compris la recherche théorique ?

R. – Mais oui. L’Homo Sinologus Compilans fait un travail de première importance. Et il ne faut pas mépriser le travail de l’Homo Plagiator Copians non plus. Il est utile lui aussi. J’ai vu la vie d’une personne changer du tout au tout après la lecture d’un très mauvais livre sur le Tai ji quan. La recherche de l’Homo Enracinatus Posturalis est essentielle. Nous la réservons aux débutants. Nous avons peut-être tort de lui préférer très vite la recherche de l’Homo Trefondalis Respirans. Et puis, non, nous n’avons pas tort. La respiration est décidément beaucoup plus importante qu’un enracinement provisoire.

Q. – Pourquoi provisoire ?

R. – Mais parce qu’il ne résiste jamais au Chi de l’Homo Fluidus Ondulans. Et c’est sa recherche qui est notre préoccupation majeure, pour ne pas dire unique.

Q. – Qu’entends-tu exactement par l’Homo Fluidus Ondulans ?

R. – C’est une plaisanterie. J’aime bien me moquer de toutes les sciences. De la chinoise aussi. Il y a, cependant, une réalité faite d’énergie, d’ondes, de forces qui s’attirent et se repoussent. L’homme aussi a sa place dans cette réalité. Il est lui-même une source d’énergie et il subit et utilise l’énergie de l’espace environnant. J’évite de parler de cosmos. Gardons les pieds sur terre. En définitive, toute notre recherche

consiste à libérer notre propre source d'énergie et à nous mettre à l'unisson avec les forces de la Nature. Dans la pratique du Tai ji quan, chaque mouvement que nous faisons est guidé par cette recherche-là.

Q. – J'ai assisté à de nombreuses conférences, j'ai lu pas mal de livres sur le Tai ji quan. Personne ne parle de ça. Serait-ce une idée à toi ?

R. – Oh non ! Ce n'est pas une idée à moi. C'est l'idée directrice qui a conduit les Maîtres des temps anciens et qui leur a fait trouver et comprendre ces choses qui paraissent si obscures aux Occidentaux. On n'en parle que très rarement aujourd'hui. Ce n'est pas étonnant. Cette quête ne peut être filmée et elle n'a aucun aspect spectaculaire ni sensationnel. En un mot, elle n'est pas au goût du jour. Roland Habersetzer en a touché un mot dans son livre «Kung-Fu». Il y mentionne une «prise de conscience plus métaphysique d'où seule peut découler la maîtrise authentique.» Et il dit notamment : «...à ceux qui n'éprouvent pas le besoin de s'y risquer, il suffira de savoir que cette recherche existe : mais de ce fait un important chapitre de la connaissance ultime d'un art martial leur restera caché». Et bien voilà ! Cette recherche, c'est la nôtre. L'un des aspects, l'un des instruments de cette recherche est pour nous le Tai ji quan. Ce n'est pas le seul. Je préfère ne pas en parler.

Q. – Tu as toi aussi tes secrets ?

R. – Oui, mais je ne les vends pas et surtout pas à mes élèves. Pour eux je n'ai pas de secrets. Je souhaite seulement protéger la sérénité et le sérieux de notre

travail contre la curiosité, la malveillance et l'incompréhension. C'est ça le sens du secret et du sacré pour nous. Voilà. Notre porte est grande ouverte à tous ceux qui veulent se donner la peine de nous rejoindre pour faire avec nous le Tai ji quan de la Voie Intérieure. C'est une voie difficile et longue. Venez avec nous. Faisons comme si nous ne savions pas que nos efforts seront inutiles et que nous n'arriverons jamais. Que nous n'en aurons pas le temps. Faisons comme si nous ne savions pas qu'au prochain Tchernoville nous serons tous bouffés par les atomes, et que c'est de notre faute. Que nous laissons faire parce que nous manquons de courage et surtout, surtout parce que nous manquons d'amour.



## DEUXIEME ENTRETIEN

Question:

Il y a deux ans que j'ai fait mon premier stage. Tu t'en souviens?

Réponse:

Bien sûr que je m'en souviens! Quand tu es arrivé tu m'as fait des courbettes. Je ne pouvais pas faire autrement que de t'en faire à mon tour. Puis nous avons pouffé de rire tous les deux. Et on a cessé de déconner. On s'est mis au travail. On a fait du bon boulot, cette année là!

Q. – Il y a un truc que je ne t'ai jamais raconté. C'est comment Sophie m'a accueilli dans le groupe.

R. – Aïe, aïe, aïe! Raconte!

Q. – Eh bien, il y a deux ans, jour pour jour, je débarque, impatient de rencontrer le Maître. On me dit que c'est Sophie la plus ancienne. Je m'adresse à elle pour me tuyauter. Je lui demande: "Est-ce qu'on peut aborder le Maître?" Elle me fait: "Quel Maître?" étonnée.

– Eh bien, Vlady.

– Ah bon!

– Quoi, il n'est pas un Maître?

– Tout dépend de ce que tu entends par là. Aujourd'hui le premier venu, un jeune homme, à peine passé trente ans, se déguise et se démène pour se faire passer pour un Maître. Vlady, c'est un Maître qui se déguise et qui se démène pour se faire passer pour un jeune homme. Pour le premier venu. Alors, tu fais comme nous. Tu joues le jeu. Tu le traites en copain et tu oublies un peu ton histoire de Maître.

- R. – Sacrée Sophie, elle a le don de la répartie.
- Q. – Cette année j’ai commencé à apprendre le Kiriki-Do. Comment se fait-il que tu nous enseignes le Kiriki et pas les pushing-hands?
- R. – Les pushing-hands, tels qu’ils sont pratiqués généralement, ce n’est que du pousse-pousse-tiretire-pousse. Je n’en fais pas. Sous aucune forme. Sous aucun prétexte. Mais j’ai peut-être tort de priver mes élèves débutants du plaisir d’épater les copains!
- Q. – N’y a-t-il vraiment rien d’autre dans cette pratique?
- R. – Bien sûr que oui. Là aussi, on peut introduire une recherche mais en réalité personne ne le fait. Essayer de gagner des points ce n’est pas faire une recherche. Et le petit jeu de pousse-pousse n’a rien de martial, non plus. Il ne donne aucun avantage à un combattant. Ou alors pas plus que n’importe quel sport qui aiguise les réflexes. On fait déjà des tournois de poussepousse. Nous avons vu la présentation mimée du règlement. C’était filmé à Taïwan lors d’une compétition internationale. Tout le monde ne parlait pas le chinois. Ils ont donc mimé les gestes interdits: mordre, griffer, tirer les cheveux, cracher au visage...
- Q. – Cracher au visage?
- R. – Mais oui! Et s’ils l’ont interdit, c’est que des gars étaient tentés d’utiliser ce truc-là aussi pour gagner. Gagner à tout prix! On a vu aussi les compétitions. Pitoyable!
- Q. – Tu es contre la compétition?

R. – Qu'est-ce que c'est la compétition? C'est vouloir être meilleur que d'autres. C'est très facile de gagner des compétitions. On trouve toujours un plus cloche que soi. On est toujours meilleur que quelqu'un. S'engager dans la recherche du plus cloche que soi, mène vers des satisfactions de basse vanité. Quand on a gagné, on saute de joie en lançant les bras vers le ciel. Et ça ne choque plus personne!

Q. – Toi, ça te choque?

R. – Je trouve ça triste. C'est la démonstration d'un état d'esprit d'une bien triste pauvreté. Faire dévier le T'ai Ji Quan vers la compétition, c'est bien dommage. La recherche du plus cloche que soi ne mène pas vers des états de haute élévation et de communion. Ça c'est le propre d'une tout autre recherche. Mais celle-là, on ne peut rien en dire, si ce n'est qu'elle est longue et difficile. Et pas spectaculaire.

Q. – Ça c'est bien vrai!

R. – Et il faut être initié pour reconnaître un mouvement qui est porté par le Chi. Toi tu as mis des années de travail et de patience pour y arriver. Les copains, eux, ne voient que des mouvements lents.

Q. – L'autre jour j'ai entendu des passants dire en nous regardant travailler:  
"On dirait des drogués".

R. – Oh oui! Moi aussi, j'en ai entendu de ces réflexions!  
"On dirait des cosmonautes... On dirait du Béjart..."  
Personne ne peut deviner ce que vous faites. Vous êtes en train de manipuler l'énergie de la vie même, vous

êtes en résonance avec les émanations énergétiques de l'environnement. Il n'y a que vous qui le savez. Pourtant, avec le Chi, on peut communiquer directement avec ses semblables. C'est ce qui est commun à tous les vivants. C'est par le Chi qu'on peut entrer en Harmonie avec tout ce qui vit. Il faut des années de travail pour y arriver. Des milliers d'heures de patience. Et quand vous y êtes, un non initié ne peut pas le deviner. Ça n'épate personne.

Q. – Donc, si j'ai bien compris, tu es contre la compétition. Mais pas systématiquement contre toute recherche qui utilise la poussée des mains?

R. – C'est bien ça. Résister à la poussée des mains dans des attitudes où la stabilité est normalement précaire, peut être une recherche sérieuse. Si elle passe par le travail sur l'énergie et les perceptions intérieures. Ce qui n'est pas sérieux c'est d'en faire un grand mystère et un grand secret. La maîtrise de la technique peut permettre, en effet, des performances étonnantes. Elle n'a quand même pas sa place dans la pratique du Tai Ji Quan.

Q. – Ce n'est pas l'opinion de tout le monde. Avant de travailler avec toi, j'ai suivi d'autres cours. On insistait sur cet aspect là. C'était le test. Tout le monde échouait, bien entendu. Il n'y avait que le professeur qui résistait à la poussée. Et tu crois que ça ne sert à rien?

R. – Je n'ai jamais dit ça. Je pense seulement que c'est contraire à l'esprit même du Tai Ji Quan. Il est vrai que je ne suis ni un sinologue ni un historien. Dieu sait tout

ce que j'ignore au sujet du Tai Ji Quan! Il y a pourtant des textes qu'on appelle les classiques. Ils sont explicites. Je n'y ai trouvé aucune trace de cette fameuse résistance. Au contraire. Il y est dit très clairement que la force de l'attaquant doit tomber dans le vide et non rencontrer un mur devant soi. Devant la poussée de l'agresseur le corps, parfaitement détendu doit littéralement disparaître sans l'utilisation de la force musculaire.

Q. – Ne s'agit-il pas plutôt d'une querelle d'école sans grande importance?

R. – Je pense qu'il s'agit au contraire d'une chose très importante. C'est un problème d'orientation de l'esprit. Résister victorieusement ou s'oublier et disparaître? Je suis le plus fort ou *je* n'existe pas?

Q. – Il faudrait donc, selon toi, se laisser tabasser et même se laisser tuer sans résister?

R. – Oh non! Ça ce n'est pas selon moi. Ça c'est selon ce doux dingue qu'était Gandhi.

Q. – Ah, ah, c'est pas mal ça: ce doux dingue qu'était Gandhi!

R. – Nous avons choisi la Voie Intérieure. Nous sommes résolument contre la violence. Ce n'est pas pour ça que nous sommes des nouilles. Nous ne sommes pas des nigauds non plus. Le truc de Gandhi c'est du rêve. Son idéal de la non-violence ne pourrait marcher que dans un affrontement entre des groupes humains d'égale élévation de conscience morale. Et si on a en face de soi des bêtes féroces? Ou des robots? Les S.S. étaient

les deux à la fois! Tu leur aurais opposé l'idéal de la non-violence, aux S.S.? Non, il ne faut pas rêver!

Q. – Ce n'est pas facile de te suivre.

R. – Ce n'est pas moi qu'il faut suivre mais la réalité. La vie telle qu'elle est. Quand la vie est menacée il faut la défendre. La nature nous a donné des armes pour le faire. Le Kiriki-Do est l'art de s'en servir. Nous n'avons pas peur d'exécuter le geste du combat réel. Ce geste est beau. Il engage toutes les facultés de l'être humain. Toutes ses possibilités physiques et énergétiques. Mais aussi toutes ses ressources psychiques. La volonté, l'intelligence, la force morale. Et puis surtout cette autre force inexplicable: l'indomptable élan de vie. Ce geste est noble. Il est destiné à défendre la vie. Et pas à gagner des points et des diplômes.

Q. – En Kiriki-Do on ne travaille pas avec un partenaire. Est-ce que ça n'enlève pas un aspect important à l'entraînement?

R. – Non. Le Kiri Kung-Fu n'est pas un sport. Il se pratique seul. Jamais autrement que dans le vide. Jamais contre un partenaire ou contre un objet tel que sac de sable ou makiwara. C'est la perfection du geste qui est recherchée en vue de la plus grande efficacité possible. Cette efficacité est due à la décharge d'énergie à l'impact. Tu as déjà vu le test qui consiste à frapper dans un journal plié en quatre, lâché et touché en vol pendant sa chute. Tu vois le journal exploser en morceaux, littéralement. Quand le coup est réussi. Pour

nous, ça s'arrête là. C'est une recherche. C'est la pratique d'un art. Mais c'est un art mineur.

Q. – Pourquoi mineur?

R. – Parce qu'il y en a un autre qui lui est de loin supérieur. C'est l'exploration de la Voie Intérieure. Le Tai Ji Quan est aussi un instrument de cette exploration.

Q. – Pourtant, c'est depuis que je fais du Kiriki que je comprends vraiment, que je sens vraiment ce qui a été stylisé dans les figures du Tai Chi.

R. – Et c'est l'une des grandes raisons qui nous ont fait introduire l'étude du Kiriki, à partir d'un certain niveau atteint en Tai Chi. Et ça s'avère être très utile. Ça donne aussi aux jeunes et aux moins jeunes l'occasion de faire des efforts, de se fatiguer et même, pourquoi pas, de se défouler.

Q. – Et le mot Kiriki-Do, c'est toi qui l'as inventé?

R. – Pour rigoler. Et puis c'est resté. Maintenant ça ne fait plus rire personne. Nous avons affublé notre pratique d'un nom de fantaisie. Ça n'affecte en rien le sérieux de la pratique même. C'est aussi une recherche interminable. C'est aussi une voie possible. Une voie vers le sommet. Inaccessible de toute façon.

Q. – Eh ben, on ne peut pas dire que tu encourages tes élèves! Je ne saurais pas te citer des titres ni te dire des passages, mais, de l'ensemble des livres que j'ai lu sur les Arts Martiaux, j'ai retenu une espèce de conclusion. J'étais convaincu qu'on pouvait arriver au

sommet par la pratique sérieuse et assidue des Arts Martiaux.

R. – Il y a là un malentendu. On parle trop facilement des Arts Martiaux sans se préoccuper de la portée des mots. Martial signifie guerrier. On ne fait pas la guerre pour gagner des points ou pour obtenir un diplôme ou une médaille. La guerre, c'est pour tuer. Un art martial est un art de tuer des hommes. De nos jours tout est différent. La technique de combat a cédé la place à la technologie. L'art de tuer a été einsteinisé. Les arts qui arborent encore avec fierté l'adjectif martial ont été vidés de tout leur sens. Les Arts Martiaux ne sont plus martiaux.

Q. – Et toc! Mais peut-on combattre sans tuer?

R. – Mais bien sûr! Tout dépend du sens que tu donnes au mot combat. Les joueurs d'échecs mènent un combat. Ils font s'affronter des armées selon les règles de la stratégie et de l'art de la guerre. Il ne s'agit que d'un jeu. De la même façon il n'y a rien de martial dans les affrontements entre concurrents lors des compétitions. Leur conviction et leurs mines terribles n'y changent rien. Le dieu Mars, ça le fait tout juste rigoler.

Q. – Quand même, quand même! Tu ne trouves pas qu'il est bon de connaître des techniques de combat pour pouvoir se défendre?

R. – C'est ce que j'appelle les Arts Martiaux pour les voyous. Les salles d'entraînement sont remplies de braves gens qui apprennent les arts de combat. Et avec quelle application! Ils ont l'espoir de pouvoir un jour donner une raclée aux voyous qui osaient les

attaquer. Ou seulement les insulter. Ou leur faucher la place de parking à laquelle ils avaient droit. Ils ne se rendent pas compte qu'ils règlent leur comportement sur celui des voyous. Ce sont les voyous qui leur imposent leur manière de vivre.

Q. – Tu nous enseignes quand-même le Kiriki-do!

R. – Et surtout l'art de ne pas se chamailler pour une place de parking! Le Taï Chi de la Voie Intérieure c'est quand même tout autre chose. Prends l'exemple de la musique. Les chants guerriers, les marches militaires, c'est de la musique, indiscutablement. Mais la musique, ce n'est pas que ça. Une marche militaire c'est la manifestation de la force brute et de la volonté de domination. Quelle différence avec la puissance profonde d'une symphonie! C'est la même différence qui existe entre la voie extérieure et la voie intérieure. L'une mène vers la maîtrise de techniques efficaces. L'autre mène vers le développement de certaines facultés de l'être profond. L'une vise un objectif. L'autre vise un état. Nous avons choisi la Voie Intérieure.

Q. – N'as-tu pas écrit toi-même que les deux voies se rejoignent au sommet?

R. – Oui, j'ai écrit ça. Seulement, à notre époque plus personne n'atteint le sommet par le versant extérieur. On a le livre sous la main. Voici donc ce que j'écrivais dans La Voie du Taï Ji Quan. "Dans les moments décisifs d'un combat, face à une mort imminente, le combattant mobilise une énergie insoupçonnée et l'utilise pour faire des choses impossibles. Les Maîtres

d'Extrême-Orient ont tiré de grands enseignements de leur étude du combat. Ils ont appris à utiliser cette énergie de dernier recours face à la mort". Il est évident qu'il ne s'agit pas de championnat! Aujourd'hui, les grands maîtres de la Voie extérieure sont seulement des champions. Le sommet, ils le regardent encore de bien loin.

Q. – Et les Maîtres de la Voie Intérieure?

R. – Nous ne savons rien au sujet des Maîtres de la Voie Intérieure. Ils sont inaccessibles. Ils vivent retirés. Ils sont entourés de quelques rares élèves auxquels ils enseignent le silence. Ce ne sont pas eux qui écrivent des livres ou qui publient des revues. Ce ne sont pas eux qui discutent au sujet de la Voie extérieure ou de la Voie intérieure du Tai Ji Quan!

Q. – Mais le Tai Chi n'est-il pas par définition une discipline de la Voie Intérieure?

R. – Il devrait l'être. S'il est orienté vers un adversaire, il tourne le dos à la Voie Intérieure. C'est évident. Mais si tu t'évertues à réaliser à tout prix la copie conforme d'un modèle de posture rigoureusement déterminé, tu es toujours à l'extérieur. Les innombrables retouches et rectifications pour réaliser une figure imposée ne font que t'éloigner de la Voie Intérieure.

Q. – Quelle est alors la recherche qui est décisive?

R. – C'est celle qui concerne le Chi.

Q. – Je crois que j'ai déjà une certaine expérience du Chi. Il m'est quand même très difficile d'en parler à des non-pratiquants. Comment expliquer ce qu'est le Chi?

R. – C'est très difficile si le point de départ est un mot et non une expérience. Le mot Chi a d'innombrables significations. On l'a déjà utilisé à toutes les sauces. On a déjà fait passer sous le nom de Chi tant de choses!

Q. – Et quelles choses y faisons-nous passer nous-mêmes?

R. – Bon. Reparlons du Chi. Il est quand même l'objet de notre recherche dans le Tai Ji Quan, et nous en parlerons encore beaucoup.

L'homme est un être vivant. Comme tous les êtres vivants il est habité par une force qui agit en lui. C'est cette force qui le construit depuis la conception et qui l'entretient jusqu'à la mort. Cette force c'est la vie même. Elle se manifeste de nombreuses façons. Elle utilise de nombreux moyens d'action, dont l'un est le Chi. On pourrait parler d'énergie pour expliquer ce qu'est le Chi. On le pourrait, si le Chi faisait comme toutes les autres formes d'énergie. Je veux dire s'il restait sourd aux injonctions de la volonté. C'est bien le contraire qui se passe. Avec un minimum de maîtrise, le Chi obéit à la volonté. Souvent, une simple intention peut le mobiliser et le faire agir.

Q. – Et on peut faire beaucoup de choses avec le Chi?

R. – Beaucoup. Soulignons tout de suite que pour nous le Chi n'est pas une arme de combat. Le Chi est pour nous un instrument de communication avec les autres.

Avec la nature. Et c'est en même temps un instrument d'exploration de nous-mêmes. De notre corps, pour commencer. Mais aussi, bien au-delà du corps que nous percevons par les moyens habituels. Avec le Chi, nous explorons notre réalité profonde, ce que nous sommes fondamentalement, avant toute différenciation: des unités de vie. Et t'as fini de rigoler?

- Q. – Je souriais seulement. J'aime bien écouter tes trucs, mais tout ça est si peu scientifique!
- R. – En effet. Mais est-ce bien la science qui cerne la vie dans une explication où l'être vivant conscient se reconnaît? Il y a un vilain mot qui, pour la science, désigne la vie. Pour la science c'est de la matière organisée. Tu te reconnais, toi, dans cette description? Tu te sens comme de la matière organisée?
- Q. – Bon, bon! pour la science ce qui compte c'est ce qu'est la vie objectivement.
- R. – Eh bien, objectivement, la science reconnaît à contrecoeur ce que la plus superficielle observation fait ressortir immédiatement. La vie ne se manifeste pas n'importe comment. Il y a des principes qui président à sa manifestation. Ce sont: l'équilibre, la symétrie, l'harmonie. Ça c'est objectif. Mais notre recherche n'est pas scientifique. Nous ne sommes pas obsédés par le souci de l'objectivité. Au contraire. Nous voulons participer. Le Chi est pour nous l'instrument de la perception de cette harmonie et de notre intégration dans l'immense flux de vie par lequel nous nous laissons emporter. S'intégrer dans l'harmonie

originelle de la vie, c'est avant tout s'oublier soi-même. C'est disparaître en tant qu'individu et se confondre avec le tout.

Q. – C'est bien beau tout ça, mais en pratique, comment faire?

R. – Justement, ne rien faire. Ne rien vouloir, ne rien viser. N'être porteur d'aucune ambition, d'aucun désir, d'aucun souhait. Ne pas chercher la perfection, ne pas chercher à être meilleur que d'autres. Ne rien chercher du tout. Pratiquer le Taï Chi et laisser faire. C'est comme ça que se libère ce que nous sommes en réalité, cet être profond que nous avons empêtré sous les accoutrements de notre époque et de notre civilisation.

Q. – C'est beau: libérer l'être profond qui est la vie même...

R. – Tu as compris. C'est pour ça que cette voie est intérieure. Elle est orientée vers la vie. Vers sa source, vers son centre. Et la vie ça se passe à l'intérieur. Dedans. Dans un espace-vie rigoureusement fermé et ultra protégé. Où les conditions idéales d'épanouissement sont réunies et maintenues jusqu'à la mort. Pénétrer par la conscience dans ce monde là, c'est s'identifier à sa propre vie et en même temps s'intégrer au Tout de la vie. A l'Harmonie universelle.

Q. – Et je conclus, en bon prof. de lycée que je suis encore: si nous devons définir notre approche en termes de finalité nous dirions que notre but c'est la Vie.

R. – Sa protection, sa propagation. Le respect de la Vie. L'amour de la Vie. Mais ça le prof. encore imprégné de science n'ose pas le dire.

- Q. – J'avoue que je ne suis pas encore convaincu que l'objectivité scientifique soit vraiment la mauvaise attitude dans la recherche.
- R. – Tu as un bel exemple de l'attitude scientifique dans la recherche en acupuncture.
- Q. – On fait de la recherche scientifique en acupuncture, maintenant?
- R. – Oh, pas sur une très grande échelle, mais on en fait. Les tout grands, les qui savent tout, ont dit non à l'acupuncture. Ils savent tout, donc ils n'ont pas besoin d'aller vérifier si leur non est justifié. Et puisqu'ils savent tout, ils ne peuvent plus rien apprendre.
- Q. – Je connais le genre! Les auto-admirateurs béats.
- R. – Il y a ensuite la majorité silencieuse.
- Q. – Définitivement!
- R. – Eh oui! Rien ne la fera sortir de sa routine. Elle dira oui avec la majorité. Quand l'acupuncture sera enseignée à l'université et qu'elle portera le nom de Thérestipocu.
- Q. – Quoi? Comment?
- R. – Eh bien: thérapie réflexe par stimulation de points cutanés!
- Q. – Et la recherche scientifique?
- R. – Elle est faite par un petit nombre de médecins de par le monde, qui s'est intéressé à la chose de l'acupuncture.

Ils ont voulu en vérifier l'efficacité. Ils ont donc fait des expériences scientifiques. Tu sais ce que je pense de la science et de ses méthodes saugrenues. Je n'ai pas changé d'avis. Il n'empêche que la science peut parfois nous fournir des renseignements très instructifs.

Q. – Et ces expériences alors?

R. – Doucement! Moi, je ne suis pas un scientifique. Ne me demande pas de te les décrire, ces expériences, ni des précisions, ni mes sources, je me borne à t'en donner les résultats. On a obtenu sensiblement les mêmes un peu partout dans le monde. En Chine aussi.

Q. – Tu prépares habilement ton petit effet. Tu vas nous les dire finalement, ces résultats?

R. – 30%. Lorsqu'un acuponcteur expérimenté pique des points selon les règles de l'art, l'efficacité de son intervention ne dépasse pas 30% des cas.

Q. – Et on fait quand même de l'acuponcture?

R. – Attention, il s'agit des effets scientifiquement vérifiables et imputables sans aucun doute aux aiguilles. Si le même acuponcteur pique des points d'acuponcture choisis au hasard, l'efficacité de son intervention reste sensiblement la même. Tout change lorsqu'il pique n'importe quel point du corps en dehors des méridiens et des points d'acuponcture.

Q. – Ça devient inefficace?

R. – Première surprise: l'efficacité diminue de façon évidente, mais ne tombe pas à zéro. Il y a une

différence significative entre les chiffres qu'aurait donnés l'absence de toute intervention et ceux obtenus par l'intervention au hasard.

Q. – Ça alors!

R. – Attends ce n'est pas fini! Tout change aussi quand notre acuponcteur expérimenté se fait remplacer par une machine ou par un homme pris au hasard dans la rue. L'efficacité des interventions faites dans les règles diminue considérablement. Et celles faites en dehors des points et des méridiens obtient la cote zéro.

Q. – Ça donne quand même à réfléchir, tu ne trouves pas?

R. – Le plus beau ne fait que venir. On a aussi testé l'efficacité des acuponcteurs qui avaient la maîtrise du Chi. Les résultats obtenus n'ont étonné que les scientifiques. Pas nous.

Q. – Alors?

R. – Les praticiens qui manipulent le Chi en acuponcture obtiennent des résultats scientifiquement vérifiables dans presque 100% des cas. Et pas seulement en Chine.

Q. – C'est donc clair...

R. – Ça ne peut pas être plus clair. La science l'a mis en évidence scientifiquement. L'efficacité de l'acuponcture dépend de la personnalité de l'acuponcteur. Non pas de ses connaissances. Non pas de l'application rigoureuse des règles et des méthodes, mais de son évolution personnelle. Qui réalise le maximum d'efficacité? Ceux qui ont fait l'effort sur

soi-même pour acquérir la maîtrise du Chi. A ton avis, quelle conclusion en a tiré la science? Dans quelle direction s'est orientée la recherche depuis qu'on connaît l'importance du rôle de l'acuponcteur?

Q. – Quelle question! Mais c'est évident! On s'acharne à étudier le Chi...

R. – Eh bien tu te trompes! On s'acharne à mettre au point des méthodes où la personnalité de l'acuponcteur n'intervient pas. On veut éliminer l'homme qui a maîtrisé le Chi. On veut le remplacer par des machines et par des appareils. On dépense des fortunes pour les mettre au point. On veut que la machine humaine soit entretenue par une machine tout court. C'est ça ton objectivité scientifique.

Q. – Tu as fait toi-même de l'acuponcture. Et tu te sers d'un détecteur électronique de points. J'en ai vu au moins une demi douzaine dans ta panoplie. C'est que tu ne piques pas au hasard et que tu te fies aux machines toi aussi!

R. – Oui, je me fie à mon choix que me confirme la machine. Je me fie à la machine mais je ne lui confie pas la santé. Ni la mienne ni celle de mon gosse ou de ma femme. Et je ne traite pas les points au hasard. J'utilise les points recommandés dans les manuels. Je ne tiens aucun compte des explications théoriques mais je traite les points que la tradition a reconnu comme spécifiques de telle ou telle algie ou maladie. Je n'ai pas attendu les scientifiques pour me rendre compte que n'importe quel point traité correctement donnerait les mêmes résultats. Seulement moi, je ne me permets

pas de faire des expériences. Comment, mon gosse a mal, ma femme est malade et moi je me mettrais à tester des points et à vérifier mes théories? Je ne suis pas un scientifique. Je préfère avoir tort mais voir mon gosse retrouver le sourire.

Q. – Je ne t’ai pourtant jamais vu consulter un livre. Il est impossible que tu connaisses tout ça par coeur. Comment fais-tu vraiment?

R. – Parlons d’autre chose.

Q. – C’est un secret?

R. – Mais non. C’est la chose la plus simple au monde quand on voit le corps et ses problèmes de l’intérieur. Quand on est dedans.

Q. – Tu insistes beaucoup sur l’intériorité. La Voie Intérieure. On commence à la mentionner un peu mais je crois que c’est plutôt parce qu’on ne peut pas faire autrement après tout le battage que tu fais.

R. – Le battage se fait tout seul. Nous sommes de plus en plus nombreux, alors, ça fait du bruit. Et la Voie Intérieure, ce n’est pas moi qui l’ai inventée. Les mots chinois Neï Chia signifient: la Voie Intérieure. Si le mot existe, c’est bien pour désigner quelque chose. Pourtant, cette chose, on n’en parle jamais.

Q. – Mais pourquoi?

R. – Ça n’intéresse pas le grand public. C’est normal. Le public est comme ça. Alors, on lui donne ce qu’il aime. La compétition. La violence. Et il s’en suit une conséquence. La plupart des pratiquants, la majorité

des professeurs, ne se doutent même pas qu'il peut y avoir autre chose. Qu'il y a une autre approche du Tai Chi. Non martiale.

Q. – Ça ne peut pas être autrement. Ils apprennent ce qu'on leur apprend. Et les profs. enseignent ce qu'on leur a enseigné.

R. – Et la Voie Intérieure, ils n'en ont jamais entendu parler.

Q. – Je crois qu'on suit à la lettre une classification qui place d'office le Tai Chi dans les disciplines de la Voie Intérieure.

R. – Et on ne se pose même pas la question de savoir où est la différence.

Q. – Eh bien, où est-elle, la différence?

R. – Disons tout de suite que la différence n'est pas dans la technique. Ni dans la forme, ni dans la vitesse, mais bien dans une certaine orientation. La différence est dans une certaine attitude. Cette attitude vise la communion plus que la communication et en tout cas elle exclut la compétition. Et l'affrontement, et l'ambition, et la motivation, et le but quel qu'il soit, et toutes ces choses qui appartiennent au monde extérieur.

Q. – Et tu crois vraiment que tous ces Chinois qu'on voit dans les rues faire du Tai Ji Quan avant d'aller au boulot font une recherche de ce genre? Et en papotant.

R. – Ce n'est pas dans les rues de Pékin qu'on voit du Tai Chi de haut niveau et certainement pas le Tai Chi de la

Voie Intérieure. Ce n'est pas dans la Chine d'aujourd'hui qu'on encourage la Voie Intérieure. Bien au contraire. Le Tai Chi est aujourd'hui surtout une affaire de santé publique. Et ça marche bien. C'est l'exemple que devraient suivre nos mutuelles et la Sécurité Sociale, au lieu de se lamenter sur leurs déficits.

Q. – Et à Taïwan? Et dans les autres pays?

R. – A Taïwan et ailleurs, ce n'est pas très différent. Le plus souvent, quand ce n'est pas du Tai Chi anti-stress ou anti-cellulite, c'est du spectacle ou de la compétition. Du m'as-tu vu ou du je t'aurai.

Q. – Et nous, c'est du quoi?

R. – Nous, c'est du "autre chose". C'est une recherche. Il n'y a rien à montrer. Il n'y a rien à faire voir.

Q. – Pléonasme vladique dont je commence à apprécier l'efficacité.

R. – Oui, je répète la même chose. J'essaie de faire comprendre en le répétant, ce que je ne peux pas expliquer. Ce qui est inexplicable. C'est une autre voie. Elle est longue et difficile. Et peu fréquentée. Pour pouvoir l'emprunter, cette autre Voie, il faut renoncer à plaire au public. C'est la première condition. La deuxième condition, c'est renoncer à plaire à soi-même en remportant des victoires qui prouvent qu'on est le meilleur.

Q. – C'est donc une tare que d'être le meilleur?

- R. – Meilleur que qui? Jamais on ne peut être simplement bon. Personne n'a jamais maîtrisé un art. La perfection est hors de portée. On n'est jamais bon. On est seulement meilleur que les autres.
- Q. – L'enfer c'est les autres, comme dirait l'autre.
- R. – Saurtre.
- Q. – Saurtre ?
- R. – Jean-Paul Saurtre.
- Q. – Humour vladique que je n'ai pas encore appris à apprécier. Pourtant, je fais des efforts.
- R. – Passons. Il y a donc l'autre. L'autre c'est celui qui est en face. C'est l'adversaire, c'est le concurrent. Et c'est le public. Ils se trouvent tous inévitablement au ras du sol. Le spectacle et la compétition sont à leur niveau. Il leur manque une dimension. Il leur manque la profondeur. Et l'envolée, la hauteur. Ils évoluent dans un espace à deux dimensions. C'est quand on quitte la surface, c'est quand on abandonne le superficiel qu'on s'ouvre à la troisième dimension. On aborde la Voie Intérieure. Et on fait alors un tout autre Tai Chi. Les postures et les mouvements acquièrent une autre signification. Ils ne se réfèrent plus à un adversaire. Ils ne sont pas destinés à un public. Ils se logent dans un autre contexte. Dans un espace à trois dimensions.
- Q. – Je vois bien ce que tu veux me faire comprendre. Aborder la Voie Intérieure c'est échapper à la condition humaine.

- R. – Quand on parle de la condition humaine on pense à la manière d’être, propre aux hommes civilisés. La condition humaine de notre époque est une manière d’être dans un monde entièrement artificiel.
- Q. – Et nous en avons tellement l’habitude que nous ne nous en rendons même plus compte.
- R. – Tout est faux dans notre civilisation et surtout les raisons qui servent à la justifier.
- Q. – Et toc!
- R. – On voudrait nous faire croire que les hommes étaient des sauvages avant d’être civilisés. Qu’ils étaient des espèces de bêtes. Des êtres inférieurs. On voudrait que l’homme soit devenu un être supérieur grâce à la civilisation. On est inférieur ou supérieur en fonction d’un modèle ou d’un système de normes. Selon les critères de notre civilisation l’homme est devenu un être supérieur. C’est vrai. Mais il y a une autre échelle de valeurs. Un autre modèle. Un autre système de normes. Propre à la Vie. Et dans ce système là, les valeurs de notre civilisation se trouvent à l’échelon le plus bas. Ce sont des valeurs artificielles. Elles sont contraires à la vie.
- Q. – Tu as écrit toi-même que toutes les performances d’un être vivant étaient des manifestations de la vie. Donc notre civilisation aussi?
- R. – La vie a pris son élan il y a deux milliards d’années. Il ne s’est pas encore épuisé. Bien au contraire. Le même élan de vie qui a fait l’évolution est aussi à l’origine de la recherche qu’on nomme spirituelle ou intellectuelle.

Et depuis peu, scientifique. Tout ça, c'est la vie. C'est le même élan. La civilisation essaie de le détourner, de l'endiguer, de le domestiquer. Et de l'exploiter. De le réduire et de le maintenir à son propre niveau. A ras du sol. La vie se passe dans la troisième dimension. C'est là que commence la recherche intérieure. Le Taï Chi peut en être l'instrument. A une condition: ne pas perturber, ne pas nuire. S'intégrer. S'incorporer. Se confondre dans l'élan de vie avec la Vie même. Etre la goutte d'eau qui acquiert des dimensions cosmiques lorsqu'elle disparaît dans l'Océan.



Du même auteur :

La Voie du Tai ji quan,  
La Biosophie – Essai sur les fondements de la  
Connaissance,  
Médecins, devenez guérisseurs,  
L'Explorateur du Monde Intérieur,  
La Gnosée  
Le Penseur Redressé  
Le Chi Voie de la Vie – Tome I L'approche.

A paraître:  
Le Chi Voie de la Vie – Tome II La pratique  
– Tome III La Voie  
Le Xy et la transmission véritable.

Editeur responsable : V. STEVANOVITCH 3, rue des  
Tourterelles 5198 Mareldret – Anhée, Belgique

**Tous droits réservés; reproduction, traduction ou adaptation interdites  
sans l'autorisation écrite de l'éditeur.**

**ISBN : 2-87199-011-5 2ème édition augmentée  
(2-87199-004-2 1re édition)**

**Dépôt légal : 1987**

**Copyright : Stevanovitch, éditeur.**



**LA VOIE DU TAI JI QUAN,**  
**de Vlady Stevanovitch,**  
**édité par l'auteur,**  
**1986, 254 p.**  
**Diffusion Europe :**  
**V. Stevanovitch, 3, rue des Tourterelles**  
**5198 Maredret - Belgique.**  
**Diffusion au Québec :**  
**Nicole Renson, 4060 St-Laurent, # 704,**  
**Montréal, H2W 1Y9.**

Si le "Tai ji quan", fréquemment orthographié "Tai chi chuan" est souvent confondu avec une sorte de gymnastique douce, le livre de V. Stevanovitch nous en révèle d'autres dimensions : plus qu'une technique, cet art martial stylisé d'origine chinoise peut devenir un Art et plus encore qu'un Art, une Voie.

Mais il faut commencer par le début: développer la sensibilité des mains, organe

de perception de l'énergie, redécouvrir le processus de la respiration et son rôle particulier dans la circulation de cette énergie ou "Chi". Avec une simplicité née de la maîtrise d'une pratique de plus de 45 années, l'auteur nous donne les bases pratiques du travail sur l'énergie, indications d'autant plus précieuses qu'elles sont rarement transmises.

Puis, la voix de V. Stevanovitch s'interrompt car "les images seules peuvent rendre le langage du corps". Plus de 1500 photographies vont suivre, extraordinaire aide-mémoire pour le pratiquant. Prises sur le vif, elles font vivre les mouvements et témoignent d'une autre réalité intérieure. Se dérouleront tour à tour devant nous une série d'exercices pour les mains, les onze exercices chinois et enfin l'enchaînement des 108 puis des 24 postures.

Pendant le livre ne s'arrête pas là; il donne encore une autre perspective : celle d'une transmission. Pour V. Stevanovitch, les postures du Tai ji quan constituent le message, codifié dans le langage du corps, que nous ont laissé les Maîtres Anciens. Une longue et patiente pratique peut, un jour, permettre de la redécouvrir. Ainsi l'Art devient une Voie "car l'aboutissement n'est pas une oeuvre mais l'ouverture à une connaissance inaccessible autrement".

Un livre remarquable par sa beauté, sa clarté et sa simplicité, un livre précieux pour les informations rares qu'il nous donne. A lire absolument.

Béatrice Baldacchino